

The background of the cover is a light beige or cream color. It is decorated with large, expressive watercolor splashes in deep blue and vibrant red. From the bottom edges of these splashes, long, thin, vertical drips of the same colors hang down, creating a sense of movement and intensity. The overall effect is dramatic and artistic.

LES IMPATIENTS

Julia Logghe

Julia Logghe

Les Impatients

© Julia Logghe, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8283-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toute ressemblance avec des faits ou des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que fortuite. Les événements de ce roman prennent place en France, avec les institutions de la Ve République et dans un futur proche qui, s'il est possible, n'en est pas moins totalement fictif.

Prologue

Qu'est-ce que je fous là ?

Cherchez bien, vous l'avez forcément pensé au moins une fois dans votre vie. Sur une route départementale avec un pneu crevé, au réveil dans un appartement inconnu, debout pendant un mariage trop long ou bloqué dans un dîner où vous n'aviez pas vraiment envie d'aller. Voilà, ce moment-là... Ça vous revient. Cette sensation universelle de malaise que chaque être humain éprouve au moins une fois dans sa vie s'est emparée de moi et semble s'y plaire. Depuis quelques jours, elle ne me quitte plus. Je refais le film des deux dernières années qui ont filé, des événements plus ou moins heureux qui se sont succédé pour m'amener à ce moment précis, celui où je ne reconnais plus rien. Où je ne me reconnais plus, moi.

Jusqu'à maintenant, les choses ont été simples. J'ai toujours su ce que je devais faire et me trouver là où je devais être. Je voulais servir, être utile. Avoir une influence, même mesurée, sur le monde qui m'entoure. Était-ce par altruisme, par ego ? J'ai voulu croire, pendant des années, au premier. Puis, je dois le reconnaître, j'ai toujours eu un faible pour les causes perdues. Autant de circonstances aggravantes qui m'ont emmenée sans détour dans un milieu qui peut autant fasciner et attirer que dégoûter. La politique. On y trouve deux types d'individus : ceux qui font des plans de carrière sur vingt-cinq ans, avec un rétroplanning précis de leur vie selon les échéances électorales et les mandats qu'ils visent ; ceux-là vont au-devant de grandes déceptions, mais peuvent aller très loin dans leur ascension. Et il y a ceux qui se laissent porter et font leurs choix seulement guidés par leur boussole intérieure, convaincus que la vie a plus d'imagination qu'eux et qu'elle les emmènera là où ils sont censés se trouver. Je fais partie de ceux-là.

Ces deux dernières années, les circonstances m'ont été très favorables, il faut bien le reconnaître. J'ai pu gravir les échelons à toute vitesse, évitant certains

pièges, me prenant les pieds dans d'autres et me relevant, sans cesse guidée par une chance folle. Mais à courir trop vite, à ne vouloir atteindre que les premières places, je crains d'avoir dévié de la trajectoire qui m'avait été donnée à l'origine. J'ai perdu de vue le plan que je devais suivre et désormais, là où je me trouve, plus personne ne pourra venir me sauver de mes erreurs. De mes errements. À bout de souffle sur la route qui mène aux plus hautes marches du pouvoir, j'ai la sensation de m'y être précipitée pour finalement mieux retomber.

J'ai commis l'impardonnable. Il ne me reste plus qu'à creuser plus profond, bien l'enterrer. Et vivre avec.

République française

Assemblée nationale, XVI^e législature

Alice Drouot, député

Avec la petite photo d'une brune aux cheveux courts, un léger sourire malicieux du côté droit. C'est moi, sur ce badge. C'était. J'ai un peu changé depuis, même si je porte encore bien nos couleurs nationales : le bleu des cernes dégoulinant sous mes yeux, le blanc pour le teint blafard qui ne me quitte plus et le rouge imprimé par les coups dans la gueule. Je suis députée depuis deux ans et là, tout de suite, je ne parviens pas à voir où ça a merdé. Enfin... si. Il faut seulement revenir quelques mois en arrière. Quelques années, même.

1

Dimanche 21 avril 2002. Paris, devant la télévision.

Comme tout le monde.

Rien ne ressemble plus à un dimanche qu'un autre dimanche. A l'exception du 21 avril 2002. Celui-ci reste difficile à confondre avec les autres, même avec les souvenirs flous propres à la sortie de l'enfance. Ce soir-là, en pyjama sur le canapé, je suis un peu chiffonnée par la perspective de la fin de week-end. Demain, il y a (déjà !) école. Mais ce soir, on s'éloigne des habitudes qui structurent les semaines ordinaires et ma journée préférée ne se termine pas avec les cartoons traditionnels que je ne raterais pour rien au monde. Les mêmes personnages rejouent chaque dimanche les mêmes intrigues, avec de rares variantes, pour un même résultat : les gentils finissent toujours par échapper aux méchants. Ni surprise, ni suspens. Il faudra faire sans ce soir car c'est une autre programmation, pas moins absurde, qui remplace les personnages habituels sur le téléviseur à tube cathodique du salon familial. Avec l'arrivée récente des écrans plats dans les ménages français, l'énorme cube qui prend un mètre carré de surface au sol donne un côté immédiatement daté à la décoration relativement ordinaire de l'appartement. C'est la seule télévision chez nous, d'ailleurs. Pas forcément par snobisme, comme nos voisins enseignants qui, en bons clichés de l'élite éclairée, préfèrent tenir leur progéniture loin des écrans - seuls les livres et les sorties fréquentes au musée peuvent ouvrir l'esprit d'un enfant de moins de 10 ans. Savent-ils que leur fils, sitôt chez des copains, se colle immédiatement à l'objet interdit et ne s'en éloigne qu'après avoir reçu sa dose de dessins animés ? Le mystère reste encore entier.

Ce dimanche soir, pour ceux qui sont vraiment trop jeunes pour s'en souvenir, c'est le premier tour de l'élection présidentielle. La France sort de cinq années de cohabitation. Jacques Chirac a donné les clés du pays aux socialistes en 1997 après une improbable dissolution de l'Assemblée nationale qui s'est retournée contre lui et depuis cette bérézina, toute la droite est dans les starting blocks. Le duel avec le premier ministre Lionel Jospin est une évidence. À cette époque pas

si éloignée et pourtant totalement révolue, la vie politique est encore faite de nombreuses certitudes. Chacun sait encore s'il est de droite ou de gauche, si les candidats sont de droite ou de gauche. Ce n'est pas beaucoup plus compliqué pour une majorité de Français qui se situent parfois plus à droite sans l'assumer, ou plus à gauche, en le reconnaissant plus facilement, mais le mouvement de balancier reste globalement le même pour tous et les options relativement limitées. Deux partis politiques se partagent le pouvoir. Si simple et si évident.

Si simple, si évident ? À 19h59, même en l'absence d'attente particulière, plus personne ne parle dans le salon, le temps est suspendu au verdict de la nation. L'impression d'être au diapason avec tous les autres foyers qui regardent la même chose au même moment, l'excitation caractéristique des instants qui précèdent les résultats d'élection ne me quitteront plus jamais. Deux minutes plus tard, deux visages s'affichent à l'écran. La France, qui n'a pourtant pas grand-chose à fêter, a déjà la gueule de bois à 20h01. Jean-Marie Le Pen, éternel tribun d'extrême-droite plus connu pour ses excès et procès que pour un projet, accède au second tour de l'élection la plus importante de notre pays ; les certitudes qui maintiennent la vie politique française depuis plus de 40 ans viennent d'exploser en plein vol, augurant un champ de ruines. Mes parents relâchent la pression en laissant échapper un soupir de soulagement tout droit sorti du cœur. Sur le coup, je suis circonspecte. Leur cri de joie est un mystère, alors que journalistes et analystes se succèdent en plateau pour décrire les débuts de l'apocalypse.

Au quotidien, ils assurent tous les deux le service minimum en matière d'engagement politique : ils n'ont jamais raté aucun scrutin, ni plus, ni moins. Mais ils ne sont pas militants, pas syndicalistes, ne lisent pas de journal, sauf le dimanche - une journée décidément pleine de rituels. Depuis toute petite et encore ce dimanche-là, ils m'emmènent avec eux au bureau de vote pour que je puisse mettre l'enveloppe dans « la grosse boîte », avec la complicité des assesseurs ravis de pouvoir faire une heureuse. Une boîte assez nulle d'ailleurs, on voit tout ce qu'il y a dedans. Que des enveloppes cachant chacune leurs petits et grands secrets qui devront attendre le soir pour être révélés. Des secrets qu'on n'ose, parfois, même pas raconter à ses proches, et qu'on donne à son pays en offrande.

« Ma chérie, avec Le Pen au deuxième tour, on est sûrs que Chirac va être réélu. Personne ne veut du FN et on est débarrassés de la gauche. » Simple, évident.

Ma mère ne manque jamais une occasion de m'expliquer comment « ça » marche. Pourquoi personne ne veut du FN ? Pourquoi les gens de gauche n'ont pas voté Jospin ? Pourquoi c'est sûr qu'ils vont voter Chirac ? Tous les enfants demandent « pourquoi », pour tout et surtout pour rien, tout le temps. Mais peu demandent pourquoi la gauche est partie en ordre dispersé. Pourquoi des électeurs votant Le Pen au premier tour ne seront pas rejoints par d'autres au second. Pourquoi on peut se réjouir du malheur des autres. Mais je suis comme ça. Ça a dû commencer avec les marionnettes des Guignols qui passaient à la télé les soirs de semaine, avec lesquels je retrouvais l'ambiance des cartoons du dimanche : des gentils et des méchants, des rebondissements réguliers, des émotions fortes, des histoires que tout le monde connaît. La politique, c'était une aventure collective, des rires, c'était vivant. Et nous aussi, on l'était. Après, en grandissant, j'ai compris que les choses sont plus compliquées qu'elles n'en ont l'air. Les gentils des uns sont les méchants des autres. Les histoires, trop souvent répétées, n'amuse plus personne. Les aventures personnelles ont remplacé les espoirs de destin commun.

2

Aujourd'hui, vendredi soir. Pithiviers, devant la télévision.

Comme tout le monde.

Pourquoi parler de ça, au juste ? On s'en fiche, non ?

Il m'avait conseillé de coucher sur le papier mes sensations, mes réflexions du jour, disant puiser dans ses propres notes quotidiennes les inspirations de ses prises de parole les plus engagées.

« Toujours tout noter, on ne sait jamais ce que vous pourrez en tirer. Déjà parce que l'écriture est une mécanique qui s'entretient et une habitude qui se perd vite. Ensuite parce qu'on y trouve parfois des pépites inexploitées, parce qu'on y apprend le recul, la constance, le plaisir du temps long. Comme ceux qui notent leurs rêves au réveil pour mieux extraire la moelle de leur inconscient. Notez vos impressions sur les gens, sur les événements, vos opinions sur les grandes choses et les toutes petites. Faites votre journal. Parce que l'intime, pour les gens comme nous... est encore plus politique que pour les autres. »

Et il avait encore raison. Il avait toujours raison.

Résultat, je note. Journal de bord, de confessions, livre de mémoires ou lettre de suicide avant l'heure (qui sait ce que l'avenir nous réserve), j'ai pris cette habitude depuis le début de mon mandat. Tout noter dans mon téléphone, sur un bout de serviette, dans un calepin ou une feuille volante. Des tonnes d'archives insignifiantes à vue d'œil... mais qui doivent bien vouloir signifier quelque chose.

Reprenons le fil, sinon on ne va pas s'en sortir.